

Lettres africaines

Autor(en): **B.V.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 34

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183860>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

O mon unique appui
O Vierge tutélaire
Exauce ma prière
Et veille sur lui !

Nos pères et nos mères chantaient cela il y a quelque 40 ou 50 ans le soir, au clair de lune, sur nos places publiques. C'était encore l'époque des rondes où l'on chantait et dansait simultanément.

On se réunissait pour teiller le chanvre, pour casser les noix, et ces réunions étaient toutes animées par des chants en commun.

Plus gais qu'aujourd'hui étaient les travaux rustiques, les fanaisons, les moissons et surtout les vendanges. La jeunesse chantait de tout son cœur, sans prétention, avec toute l'insouciance de son âge.

Et ne s'en trouvait pas plus mal pour cela.

L. C.

Le *Conteur* a publié dans son N° du 22 juillet un article sur le travail à la tâche.

Le *Gutenberg*, organe de la Société fédérative des typographes de la Suisse romande, prend à ce propos dans son N° du 10 août l'occasion de donner à l'auteur de l'article une petite leçon d'économie sociale. Je l'en remercie sincèrement, tout en regrettant qu'il se soit trompé d'adresse.

25 années de lutte pour le pain quotidien, dont plusieurs de travail manuel, doivent représenter un titre suffisant pour discuter avec M. le correspondant du *Gutenberg*. Je désire beaucoup que celui-ci en ait autant à offrir.

Une expérience de 15 années m'a appris que chaque fois que l'ouvrier peut travailler à la tâche, il y a avantage aussi bien pour lui que pour son patron. Et je n'ai jamais rencontré un seul bon ouvrier qui ne préférât ce mode à celui du travail à l'heure ou à la journée.

C'est cela et rien que cela que j'ai voulu démontrer.

Si j'ai pris l'occasion de l'affiche que j'ai lue pour dire quelques mots en faveur du travail à la tâche, ce n'est pas le moins du monde pour revenir sur le débat qui a eu lieu à Genève il y a quelques années à ce sujet, et qui a eu pour conséquence de faire triompher un principe faux, et, selon moi, de faire reculer la partie de la question sociale qui concerne les rapports entre patrons et ouvriers.

Nous sommes d'ailleurs si près de nous entendre, mon adversaire et moi, qu'il dit : « Nous sommes parfaitement » d'accord quant à la valeur du travail *aux pièces* ; » puis termine son article ainsi : « Ce n'est jamais de gaieté de cœur, croyez-le bien, qu'on supprime une partie de sa liberté en refusant le travail *aux pièces* pour imposer » le système de la journée. »

Quant aux principes, je n'ai absolument rien à ajouter à ces deux déclarations, surtout venant d'un des représentants du travail manuel.

Mais mon honorable contradicteur voudra bien me permettre de ne pas le suivre dans la terminologie qu'il a adoptée pour remplacer l'expression *travail à la tâche*, qui a le malheur de lui déplaire.

L'expression *travail à la pièce* (et non aux pièces) ne convient qu'à certaines industries où l'ouvrier travaille réellement à *tant la pièce*, comme les tailleurs, les cordonniers, les horlogers, etc. Quant à l'ouvrier qui est payé au prix d'unité du mètre, du pied ou de la livre, il travaille à la tâche et non pas à la pièce.

Thermes de Lessus, 17 août 1876.

L. C.

Lettres africaines.

I

Vous ne sauriez vous imaginer, mon cher d'Afry, le plaisir que votre lettre m'a fait. Comment ! vous pouvez songer encore à moi au fond du désert ! Il me semble vous voir sous votre tente, écrivant sur une caisse qui vous tient lieu de pupitre, tandis que au-dessus de votre tête rayonne le ciel bleu africain, si richement constellé, et que les feux du bivouac sont allumés pour écarter les bêtes féroces rôdant aux alentours. Cependant les chacals font entendre dans le lointain leurs sinistres hurlements et les chiens, qui font bonne garde, leur répondent. Je vois, en imagination, les allées et venues de vos Arabes : les uns alimentent les feux ou font cuire leur national couscoussou ; les autres, gravement assis en cercle, racontent des histoires merveilleuses, qui plaisent à la tournure poétique de leur esprit. Tantôt un barde en burnous élève sa voix inspirée et chante les grâces du coursier du désert ou les beaux yeux de la Fatma. J'envie votre sort et je maudis de bon cœur la fatalité qui, me retenant à Paris, m'a empêché de me joindre à votre caravane. Je ne désespère pas cependant de vous rattraper bientôt. Notre ami Ali-Ben-Charreub me fait espérer en effet que ses affaires seront bientôt terminées au ministère de la guerre. S'il ne se trompe pas dans ses calculs, nous partirons ensemble, vers le milieu du mois prochain ou plutôt, si possible. Un détail intéressant : vous vous rappelez Sir William Brown, cet Anglais si original, qui s'est enthousiasmé d'un si beau feu pour notre garde nationale, alors qu'elle florissait à Marseille. Malgré sa qualité d'étranger, à force d'intrigues et de démarches innocentes, il est devenu des nôtres. Il était l'orgueil, si vous vous en souvenez, de la 4^e du 3, comme nous disions si fièrement en style militaire. On faisait cercle à la place du Palais de justice pour le voir manœuvrer. Quel sang-froid ! quel flegme britannique ! Bientôt Sir William, que les lauriers de notre tambour empêchaient de dormir, a eu l'ambition de battre la caisse à la tête de notre compagnie. Que de cajoleries pour obtenir cet emploi ! Il a fait pour devenir tambour plus de démarches, il a payé plus de petits verres et donné plus de fins dîners que pas un de notre connaissance pour avoir le fameux ruban rouge, cette tocade du Français ! Il faut faire cependant une exception en faveur de M^e Sinard, l'éminent avocat. Vous connaissez sa belle lettre à M. le garde des sceaux. Eh bien ! Sir William est actuellement travaillé d'une autre marotte ; il s'est pris de passion pour le trombone ; il porte partout avec lui son noble instrument, et qu'on le prie ou non d'en jouer, il souffle à tout propos dedans *con amore*. Or, mon cher d'Afry, notre Anglais, qui connaît mon projet d'aller vous rejoindre en Afrique, veut également être du voyage. C'est un gai compagnon : « CHEERFULL AND COMPANIONABLE, » comme il dit dans sa langue. A bientôt. Votre affectueux

BERTHIER-VAREY.

P. S. J'ignore encore si notre ami le docteur An-

tony pourra être de la fête. Il m'a fait jurer sur le Coran de le tenir au courant de nos faits et gestes.
B. V.

La guerra et la quuestion d'Orient.

— Dis-vâi, Manuet, tè que te vas soveint pè Lozena, iò l'est qu'on sâ tot, qu'est-te cein què cliia guierra dè la Serbie, qu'on liait su lè papâi? Cein est-te on pâys coumeint la Suisse, que n'ein n'é jamé oiù dévesâ dévânt?

— Binsu que l'ein est ion; mâ cliiâo Serbiens sont soumet à la Turquie, que l'est tot coumeint no quand n'ira dézo lè Bernois, et sè vollion rebiffâ assebin, po cein que ne sont pas dè la méma religiion et que cliiâo Turcs sont dâi crouïo bougro avoué leu. L'ont bin demândâ dâo séco âi z'altro pâys dè la chrétientâ, mâ ne sè tsaillon pas dè lâi allâ, âo bin petout, lè z'ons voudront, mâ lè z'altro ne vollion pas que lâi aûlon.

— Et porquîè? ont-te pouâirè dè cliiâo Turcs?

— Oh na! Mâ l'est la quuestion d'Orient.

— Que dâo diablo est-te cein què cliia quuestion d'Orient, qu'on ein parlâvè dza à la guierra dé Crimée?

— Eh bin acuta, Janôt, tè vé cein esplikâ dâo mî que porri; mâ coumeint te n'as pas recordâ la Jographie et que te ne cognâi rein à la politiqua, tè vé cein derè de n'otra manière:

Emagina-tè 'na véva, qu'on lâi dit l'*Urope* et qu'a z'u 'na beinda d'einfants. On part sont moo, mâ ye restè chix valets et onna trouppâ dè felhiès que n'ousson rein derè quand lè gaillâ sè tsecagnon. Cliiâo valets s'appelon: *Cosaque, Hantz, Kâiserli, Picouline, Mobliot* et *Godem*. Et pi lâi a onco *Moustâfâ* qu'est on enfant dâo coté gautso, qu'est lo valet à la *Frique*.

Adon cliiâo valets sè sont partadzî lo domaino et sè sont separâ. Cosaque, Godem et Mobliot ont héretâ pè lâo fennès dâi bocons dè terra frou dâo territoire et Moustâfâ a z'u dâo coté dè sa mère on pecheint bin, mâ dâo crouïo terrain. Hantz et Picouline ont subastâ decé, delè, cauquîè partsets po s'arriondi et cein fâ qu'oreindrâi l'ont ti prâo terra. Kâiserli qu'avâi z'u 'na grossa porchon et que s'étâi âidî avoué Cosaque et Hantz à dépelhi son frârè Stanilâ quand l'a étâ assassinâ, a étâ puni pè Picouline que lâi a recoulâ dâi bouennès.

Moustâfâ, qu'avâi prâo bin pè sa mère a tot parâi z'u on bocon dâo bin dè cliia véva Urope, que Cosaque dit que cein n'est pas justo. Cé Moustâfâ est tuteu d'n'a petita gnice qu'on lâi dit *Serbie* qu'a assebin on grand courti. Adon cé tuteu a trait l'adze dâo courti et lo vâo pas rebaillî à cliia bouéba. Le l'a de à se z'altro z'onellio, mâ tandi que cliiâo lulus décion cein que vollion fèrè, Moustâfâ bregandé cliia petiota po la puni.

Ora, Janôt, se te m'as bin acutâ, tè pu derè cein que l'est què cliia quuestion d'Orient: Lo Godem, po allâ su lo bin dè sa fenna, dâi passâ su Moustâfâ, que ne lâi dâi pas lo tsemin; mâ l'ont fé on acto à bin plierè et cein est gaillâ coumoûdo po Godem que

n'a pas falta d'allâ verî âo diablo. Cosaque qu'a la radze d'atsetâ dâo terrain et que ne pâo pas souffri Moustâfâ, a bin einviâ dè fèrè 'na saisie perquie et coumeint l'a adé z'âo z'u idée dâo bin dè la fenna à Godem, lo Godem a 'na pouâire dè metsance que n'aussè lo domaino à Moustâfâ, po cein que lâi gravérâi lo passadzo et que lo porrâi eimbétâ po dâi raméladzo pè la *fin* dâi *Zindè*.

Cosaque que sè vâi soveint avoué Hantz et Kâiserli, à la pinta d'amont, lâo z'a dza bin dâi iadzo de que l'avâi einviâ dâo bin à Moustâfâ; mâ lè z'altro sont pas tant conteints dè cein, surtot Hantz qu'a on maitrè-vôlet que tint à avâi on gros trouppé et que lâi dit: « Teni bon, et ditè à voutron frârè que vo ne lo laissî pas misâ solet se ne vo promet pas cein que vo z'appond dâo coté d'amont et se ne vo baillè pas on carro per d'avau. Et pi faut assebin que baillâi on bocon à Kâiserli; po lè trâi z'altro, on s'ein fo. »

Godem, Mobliot et Picouline que sè vâyon cauquîè iadzo âo cabaret d'avau sont prâo orgolliâo assebin et ne vollion pas que sâi de que lè z'altro ausson mé què leu. S'âmon pas tant avoué cliiâo d'amont. Hantz et Mobliot sè sont dza rudo tenu on part dè iadzo. Kâiserli et Picouline sè sont assebin vouistâ pè rappoo âi bouennès que Picouline a remouâ et ora Godem, fâ lo poeing à Cosaque po cein que Cosaque fâ état dè teni lo parti dè la Serbie, mâ n'est rein què po bailli 'na racliâie à Moustâfâ po que sâi d'obedzi dè lâi veindrè po rein cein que lâi restè, kâ cé Moustâfâ est on libertin qu'a quasu tot ricliâ avoué lè fennès et qu'est pliein dè dettès; mâ Godem ne vâo pas que Cosaque budzâi et lâi dit: « Se t'as lo malheu dè lo tsecagnî, m'ein mécllio! » Adon lè z'altro frarès sont quie que tâtson dè lâo gravâ de s'impougni et po cein ne vollion eimparâ ni l'on, ni l'altro. Godem, Mobliot et Picouline ne vollion pas po ti lè diablo que Cosaque robâi mé et Hantz et Kâiserli ne sont pas onco prâo assurâ dè cein que lâo vâo baillî.

Ora, c'est cé miquemaque que lâi diont la *quuestion d'Orient*; compreind-tou?

— On pou, mâ tot parâi pas tant; qu'est-te cein què cé Picouline, cé Moustâfâ et lè z'altro?

— Ah bin! t'és onco pe bête que ne crayé. Cliia véva, c'est don l'Urope...

— Eh bin! vâi, cein, lo sé.

— Ora, Cosaque, c'est la Russie; Hantz, lè z'Alle-magnès; Kâiserli, l'Autriche; Picouline, l'Etalie; Mobliot, la France; Godem, l'Angleterra et Moustâfâ, la Turquie.

— Vâi, vâi, vâi! ora lâi su... Oh! c'est cein... Compreingno, oreindrâi!... T'einlèvâi-te pas que cliia Jographie et cliia politiqua cein est coumoûdo. Avoué cein on dévenè tot. Cé guieux dè Cosaque!... Et cé certain Bismarque, lâi est-te pas assebin?

— L'est lo maitre-vôlet à Hantz.

— Bon! bon! bon!... L'est veré... Eh bin! ein tè remacheint Manuet. Pâyo quartetta à la premiere revoyance... Tot parâi cé Moustâfâ dâi pas étrè tant bin dein sa pé; faut que sè tigné bin. A revairè!

C.-C. D.